

négligé pour s'assurer la victoire ; le duc de Sauves, heureux du bonheur dont il pouvait constater l'expression sur les traits de la duchesse, rassuré d'ailleurs peut-être, au moins momentanément, à la suite de son entrevue avec le lieutenant Robert, annonçait hautement l'intention d'acheter bien vite une terre dans ce jardin de la France, dont il voyait les sites pittoresques se dérouler sous ses yeux aux rayons d'un beau soleil levant ; enfin Robert lui-même, plongé dans une douce rêverie, fermait la marche en regardant d'un oeil complaisant les deux amazones qui chevauchaient devant lui, et tout prêt, au moindre faux pas de leurs montures, à s'élançer à leurs côtés et à leur porter assistance.

De temps à autre, le piqueur sonnait une fanfare, et alors les chiens se mettaient à aboyer dans leur *dog-cart*, et l'on voyait accourir sur le bord de la route quelque berger ou quelque vachère, qui abandonnait à ses chiens la garde des bêtes ; les laboureurs arrêtaient leurs bœufs et, les laissant souffler un moment, interrompaient le travail de la charrue. En voyant passer la cavalcade, chacun s'associait sans doute en rêve à toutes les jouissances qu'allaient goûter chasseurs et chasseresses.

Bientôt, au surplus, les champs n'apparurent plus qu'à de rares intervalles. On entra, en se dirigeant vers le nord-ouest, dans la région boisée que les agronomes utilitaires n'ont pas encore livrée au défrichement et dans laquelle abondent les chevreuils, les daims, les cerfs, les sangliers même, descendant plus ou moins directe des anciens hôtes de ces bois, que les princes de la maison royale de Valois, ces maîtres de l'art cynégétique, ont daigné arquebuser eux-mêmes, en compagnie des belles dames de leur cour.

C'est là, sur les confins de la Touraine et du Poitou, et à une distance d'environ deux heures de marche du château de la Roche-d'Eon, que Maurice et sa sœur possédaient, du chef de leur mère, une étendue assez considérable de forêt très-bien aménagée pour la chasse et où le gibier se trouvait tant bien que mal sauvegardé par la vigilance de deux gardes contre le braconnage, qui accomplit partout en France si effrontément son œuvre de pillage et de destruction.

De grandes avenues avaient été percées à travers la futaie pour la commodité de chasseurs, et ces avenues venaient toutes aboutir à un vaste carrefour situé sur un point culminant. À l'un des angles du carrefour se dressait un autre pavillon assez considérable, de forme circulaire, destiné à servir de rendez-vous de chasse. Au rez-de-chaussée du pavillon on avait établi un abri pour les chevaux et pour les chiens au moyen de hangars rustiques juxtaposés au mur de revêtement de l'édifice. Le premier étage, entouré d'un balcon avec terrasse d'où la vue s'étendait sur les bois et sur une partie de la contrée, pouvait servir de refuge en cas de pluie comme aussi parfois de salle à manger.

Maurice avait fait préparer le déjeuner dans ce pavillon, et à la suite du repas, on devait se mettre en chasse. Est-il bien nécessaire d'ajouter que le déjeuner fut, comme le voyage lui-même, plein de gaieté, et qu'on y fit d'autant mieux honneur que l'exercice du cheval et la fraîcheur du matin avaient singulièrement aiguisé les appétits. Chacun semblait avoir fait en route provision d'entrain et de belle humeur.

Au moment où l'on se disposait à sortir de table, le piqueur, qui se trouvait appelé par sa fonction à diriger la chasse, montrant à Maurice, dont il venait prendre les ordres, la girouette placée au sommet de la toiture du pavillon, fit observer que la pointe de la flèche, qui était au sud quand M. le comte de Chalandray et sa compagnie s'étaient mis à table, était déjà à moitié chemin vers l'ouest, et qu'il pourrait, bien y avoir de l'eau.

— Craignez-vous la pluie, mesdames ? s'écria Maurice.

— En aucune façon, répondit la duchesse ; je suis femme de diplomate et habituée à braver tous les climats et tous les éléments.

— Et moi, reprit Claire, fille et sœur de militaires, je n'entends pas être reniée par eux.

— A la bonne heure ! repartit Maurice, en faisant signe qu'on remplit tous les verres, buvons le coup de l'étrier à la santé du grand Saint-Hubert, afin qu'il nous soit en aide !

— A saint Hubert ! répéta M. de Montmagny, en approchant son cornet de cristal, qu'on venait de remplir de vin de Champagne, de celui de la duchesse de Sauves, c'est le seul saint du calendrier auquel je n'aie jamais manqué de ma vie de faire mes dévotions, et il a daigné m'en récompenser plus d'une fois.

— Colonel, dit en souriant M. de Sauves, j'ignorais que vous fussiez un disciple de saint Hubert.

— Oh ! reprit M. de Montmagny, un disciple bien indigne, mais ce n'est pas toujours en gibier que le saint m'a récompensé.

— Ah ! bah ! comment donc, alors ?

— Permettez, reprit le colonel non sans quelque fatuité, que j'attende pour vous le dire l'absence de ces dames.

— Comme il vous plaira, seulement, si vous m'en croyez, colonel, vous ne demandez pas à madame de Sauves de trinquer avec vous à la santé de saint Hubert, car ce saint-là n'est pas de ses amis.

— Pourquoi donc ? fit étourdiment Maurice.

— Je ne sais, fit le duc : les femmes ont parfois des préventions bizarres. Après ou avec saint Hubert, il y a, non loin d'ici, une ville pour laquelle madame de Sauves professe l'antipathie la plus prononcée : c'est la ville de Blois.

— Tiens ! tiens ! repartit le colonel, voilà qui est bien étrange ! Pour moi, c'est tout le contraire. Le saint que je vénère le plus, c'est saint Hubert ; la ville que j'aime le mieux c'est Blois. Il est vrai que ces deux noms-là me rappellent un bien charmant souvenir. Aussi, toutes les fois que j'ai eu à donner un mot d'ordre, dans ma vie militaire, je n'en ai pas choisi d'autre : " Blois et saint Hubert."

La duchesse était devenue rêveuse ; son visage, tout à l'heure encore illuminé par une si franche gaieté, s'était assombri. Tout à coup elle redressa la tête, et, regardant le colonel avec une expression singulière.

— Vous m'obligerez, monsieur, dit-elle vivement, de ne plus parler devant moi de Blois, ni de saint Hubert.

— Pardon, mille fois pardon ! s'écria le colonel avec galanterie, M. de Chalandray et moi, nous méritons d'être cassés aux goussets. Aussi bien lorsque deux jolies femmes nous font l'honneur de venir chasser avec nous, il n'y a pas d'autre santé à porter que la leur. Messieurs, à madame la duchesse de Sauves et à sa future nièce, Claire de Chalandray !

— C'est cela, fit Maurice en levant son verre : A nos deux belles amazones !

— Puis, ayant vidé son verre, il ajouta :

— Quel dommage que Gaston ne soit pas là !

— Le fait est, dit le colonel en bouclant son ceinturon de chasse, que mon neveu aurait été bien heureux de chevaucher aujourd'hui auprès de sa jolie petite fiancée.

— Est-ce bien sûr cela ? s'écria Claire, dont un souvenir opportun venait de plisser le front.

— En doutez-vous, chère enfant ? dit la duchesse en attachant sur la jeune fille un regard plein de sympathie.

— Non, madame, reprit mademoiselle de Chalandray avec un sourire un peu forcé, le doute ne m'est pas permis, à moi.

— A la bonne heure ! repartit Maurice. Et maintenant, à cheval et en chasse !

En même temps le piqueur, du haut du balcon, sonna la fanfare obligée, les chiens y répondirent avec un ensemble magnifique, et ayant été découplés, ils s'élançèrent dans la futaie, appuyés par les gardes qui criaient de leur côté de toute la vigueur de leurs poumons : "Tiaut ! tiaut !" Pendant ce temps-là, chasseurs et chasseresses venaient de remonter en selle et galopaient dans la direction qui leur était indiquée par les voix de la meute.

Qu'on soit ou non familier avec le grand art chanté par le roi Charles IX, il y a toujours dans les diverses péripéties de la chasse en forêt un prestige, un enivrement même, dont il est difficile de ne pas subir l'influence.